



L'expression gestuelle de la pensée d'un homme politique

De Geneviève Calbris (2003)

Paris : Éditions C.N.R.S.

Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage

Par Hugues de Chanay

Université Lumière, Lyon II, France

Mai 2005

Rigoureux, innovant, écrit avec clarté et élégance, l'ouvrage de G. Calbris articule sans hiatus une minutieuse analyse de discours centrée sur un objet très spécifique (les gestes exprimant des abstractions dans six interviews télévisées de Lionel Jospin – désormais L.J.) à des hypothèses théoriques de grande envergure étayées par les observations effectuées (l'étude ouvre des aperçus sur la pensée humaine en général, tant pour ses modes d'exposition que d'élaboration), tout en offrant une méthode reproductible et des outils utilisables par qui-conque voudrait analyser la dimension gestuelle des discours oraux.

Et l'on espère que ce livre fera des émules. Car les discours oraux, paradoxalement, sont encore trop souvent réduits à leurs seuls aspects linguistiques : si la médiatisation des discours fait aujourd'hui une large place à leur impact visuel, jusqu'à faire du corps des politiciens – discoureurs professionnels patentés – une arme de conviction¹, ce dont les conseils en communication ont bien mesuré l'importance, le phénomène rencontre encore peu d'échos du côté de l'analyse de discours. Aristote disait de l'*actio* (*hypocrisis*) qu'elle était sans doute la partie la plus importante de la rhétorique, et pourtant la moins développée, difficile sinon impossible à étudier. Bien que le développement des techniques d'enregistrement permette désormais de constituer des corpus, l'affirmation reste en grande partie exacte : l'étude des gestes co-verbaux est encore jeune, et mal intégrée aux autres branches des sciences du langage ; aussi G. Calbris, pionnière en France dans cette discipline, fait-elle toujours figure d'exception. Elle démontre ici brillamment non seulement la pertinence, mais la nécessité de l'étude des gestes pour les corpus oraux : sans eux le discours, fondamentalement multicanal (Calbris s'inscrit ici dans la lignée de J. Cosnier, qui préface l'ouvrage), est tronqué.

Tronqué, et non pas seulement, comme on aurait tendance à l'imaginer de manière trop restrictive, de ses aspects « phatiques », d'une sorte de sur-lignage illustratif facultatif qui en ferait la « vie », non le sens ; mais privé surtout, de manière plus inattendue, d'une importante partie de son contenu *conceptuel* : « La gageure est de montrer ici l'importance du geste jusque dans l'expression orale de l'abstrait, de démontrer le lien entre le geste et la pensée mise en paroles » (p. 11). Cet objectif explique sans doute pourquoi l'ouvrage est centré sur les gestes des mains, ne s'intéressant pour ainsi dire pas aux autres gestes (rotations, inclinaisons, oscillations de la tête, haussements d'épaule, mouvements posturaux – du buste, des jambes...) et très marginalement aux mimiques et regards, dans la seule mesure où ils accompagnent les gestes de main étudiés et en déterminent l'interprétation : les mains sont apparemment le véhicule privilégié de la pensée. L'abstraction leur va, si l'on ose dire, comme un gant. Rarement au repos, les mains conceptualisent comme elles bougent, avec une précision et une efficacité que l'auteure décèle avec une grande acuité, décortiquant leurs *configurations* (en « bol », en « pyramide », en « pince », en « poing », en « cadre »...) et leurs *déplacements* sur les trois axes spatiaux pertinents par rapport à notre corps : *verticalité* (haut/bas), *sagittalité* (avant/arrière) et *transversalité* (gauche / droite) – ce dernier axe jouissant d'un privilège particulier pour sa capacité à cumuler, par une série de dérivations (récapitulées p. 183), les significations attachées aux deux autres : il est ainsi (pp. 174-175) axe des valeurs (comme le premier), axe spatio-temporel (comme le second), et enfin axe logico-temporel (sa valeur propre).

On connaît la statue de Rodin, poing contre le front désignant l'invisible organe de la pensée et assurant au penseur appuyé une immobilité propre à le délester de l'embarras du corps et à lui permettre de plonger en lui-même, comme si la motricité était ennemie de la formation

¹ Voir Coulomb-Gully (2003).

des idées. C'est pourtant la motricité qui est au centre de l'étude de G. Calbris : « l'expression gestuelle de la pensée », qu'annonce le titre, mène à des hypothèses sur son élaboration. La pensée ne se contente pas de se couler dans des gestes accueillants par lesquels elle se dit, elle se forme aussi grâce à eux et par eux ; expressif, le geste est également « idéatoire » (p. 55, etc.) et nos pensées nativement chevillées au corps – la cognition est dans son essence même « incarnée » (p. 194), et en retour l'étude des figurations gestuelles des concepts peut nous permettre de « remonter aux origines d'une culture, voire de l'homme » (p. 192) : on mesure l'ambition théorique, et ce n'est pas le moindre mérite de l'étude de G. Calbris que d'aborder la question par la voie empirique.

Le cadre théorique expressément revendiqué, qui accorde un rôle fondateur à l'« embodiment », est celui des « métaphores préconceptuelles » de Lakoff & Johnson (1985), initialement élaboré à partir d'observations linguistiques, mais dans son principe même transposable à d'autres systèmes d'expression. On pourrait ici rapprocher les recherches de G. Calbris de travaux de D. Bouvet (2001), également sur les gestes, ou encore, en prosodie, de ceux de M.-A. Morel & L. Danon-Boileau (1998) : le principe sémiologique fondateur, déclaré d'entrée de jeu (p. 9) et maintes fois réaffirmé, en est la *motivation*, en relation avec des constantes perceptives et expérientielles. Il est va ainsi des gestes d'ouverture (pp. 98-99), toujours associés à la « découverte d'un intérieur », comme nous l'ont appris nos expériences d'« ouvertures » les plus diversifiées (portes, paupières, rideaux, voire éclosion des bourgeons...) ; ainsi encore des gestes d'appui vers le bas – geste du « bol retourné », de la « main à plat » –, qui évoquent l'acquis ou la stabilité en vertu de notre expérience du sol (pp. 114-116) ; des gestes d'énumération dichotomique, qui exploitent la symétrie du corps humain (pp. 79 sqq., 156 sqq., 181 sqq.), et encore des gestes figurant le progrès, fondés sur notre expérience de la marche, et surtout de l'orientation vers la droite de l'écriture en occident (p. 169, 174 sqq. : c'est sur l'exemple de la « transversalité » que l'hypothèse de la motivation des figurations conceptuelles par une origine perceptive et expérientielle est le plus richement explicitée – ce qui se justifie entièrement à partir dans la mesure où cet axe récapitule les autres).

Cette motivation fondamentale explique que la plupart des gestes conceptuels soient pour tout un chacun aisément décodables, souvent de manière « infra-consciente » (pp. 161-162, 165, 173... ; la chose vaut du reste autant à la réception qu'à la production), dans la mesure où ils dérivent de pratiques routinisées qui structurent la manière même dont nous appréhendons le monde et sont pour ainsi dire du sens « en acte », en prise directe sur l'expérience. Précisons que le rôle ainsi accordé à la motivation n'entraîne aucune affirmation hâtive sur l'universalité des conceptualisations : G. Calbris reste attentive aux différences interculturelles qui peuvent livrer des expériences non partagées (ainsi de l'orientation de l'écriture), ou présider diversement à la sélection d'expériences partagées – si la marche à pied fait que nous plaçons le futur « en avant », comme le prochain pas, elle ne joue pas comme modèle pour nombre de cultures africaines, qui, privilégiant la postérité, le placent « en arrière » (p. 183) – les enfants étant sans doute, comme traces, mis en rapport avec les empreintes de pas que l'on laisse derrière soi. Cognitivism éclairé, donc, ce à quoi le primat accordé à l'observation empirique minutieuse de données authentiques que l'on devine scrupuleusement et longuement dépouillées n'est certainement pas étranger.

La composition de l'ouvrage, subtile (et que le sommaire, petit bémol, ne suffit pas à faire saisir en profondeur – l'on peut à ce titre regretter l'absence d'un index des notions qui eût facilité le repérage ; saluons en revanche l'utile index de l'ensemble copieux et très parlant des illustrations, schémas et tableaux récapitulatifs), découle pour partie de la méthode élaborée pour répertorier et analyser les gestes, et pour partie des résultats obtenus dans l'analyse du corpus. L'introduction, qui dresse en une dizaine de pages un utile et synthétique état des lieux des études consacrées au geste, est suivie de deux chapitres de méthode qui permettent à G. Calbris de préciser sa ligne spécifique au sein des courants actuels et de faire un exposé argumenté des principes qui guideront ses analyses ; après quoi, et avant un ultime chapitre de récapitulation sur l'opposition symbolique gauche/droite suivi d'une conclusion plus généralisante, dense et sans détours, l'on fait fort logiquement – c'est le cœur de l'ouvrage – « le tour » de L. Jospin, en quatre grands chapitres correspondant à ses principales facettes, et dans lesquels se déploie avec exhaustivité une analyse obéissant scrupuleusement aux principes précédemment exposés. Le nécessaire entrecroisement des deux objectifs, radiographie gestuelle raisonnée de L.J. d'une part, inventaire et description du « lexique » des gestes

conceptuels d'autre part, ne va pas sans quelques redites, inévitables sans doute dans la mesure où les aspects de la « personnalité gestuelle » de L.J. et les gestes qui la révèlent sont en classification croisée partielle, et aussi parce que la méthode impose un constant va-et-vient entre les gestes rencontrés (identification du signifiant) et les notions exprimées (détermination du signifié) : or là non plus il n'y a pas de correspondance simple – d'où parfois l'impression d'un plan un peu touffu, mais dont la complexité de détail découle directement de celle de l'objet : péché véniel.

Et de fait, identifier un geste n'est pas chose simple : il faut délimiter les *segments corporels* (qui ne correspondent pas forcément à des organes) qui composent, par leur *configuration* et par leur *déplacement*, son signifiant, pour héberger un signifié volontiers voyageur : la variation est forte d'un locuteur à l'autre (« l'un effectue discrètement avec la tête les mouvements plus amples et nuancés que l'autre produit avec la main », p. 11), mais aussi chez un même locuteur, car les gestes se reconfigurent en fonction des possibilités physiques offertes au geste (« l'attitude que l'on refrène au plan gestuel peut s'exprimer dans la voix », *ibid.*) – cette souplesse étant autorisée par la motivation fondamentale du système. Il y a donc, pour un même signifié, des « variantes gestuelles » (p. 17) analogues à ce que sont, sur le plan linguistique, les allomorphes et les synonymes ; d'où un premier travail, de type onomasiologique, d'inventaire des « gestes » exprimant une même notion abstraite. Tout au long de l'ouvrage, des illustrations habilement schématisées, ainsi qu'un ingénieux système de notation, permettent¹ d'en appréhender concrètement la réalité, et de se représenter sans trop de difficulté, à la lecture des transcriptions écrites des extraits d'interviews, les productions gestuelles qui leur sont associées et sont le principal objet de l'étude.

Interpréter le geste identifié n'est pas plus facile, malgré la motivation : non seulement les gestes ne sont jamais produits isolément, mais toujours pris dans un discours total, dans un infléchissement réciproque du sens ; mais en outre, du fait même de la motivation, la plupart des gestes sont à la fois – paradigmatiquement – *polysémiques* (plusieurs dérivations possibles, que le contexte sélectionne) et – syntagmatiquement – *polysignes* (un seul geste produit peut concentrer plusieurs notions indépendantes et concomitantes – ce phénomène de syllepse étant assez typique des systèmes motivés). C'est là un second travail, de type sémasiologique, et celui-ci double : inventorier, pour un segment corporel donné, tous les signifiés qui s'y rattachent dans le corpus ; déterminer, pour chaque occurrence, lesquels seulement sont pertinents.

Ce double mouvement de confrontation (de chaque geste à l'ensemble de ses notions, de chaque notion à l'ensemble de ses gestes) est ensuite systématiquement appliqué, et G. Calbris relèvera pour chacun des gestes étudiés tout ce qui les rend polysémiques et polysignes, récapitulant certains résultats en synthèses (Main à Plat, p. 113 ; Poing, p. 131) tableaux et schémas (par exemple le Cadre, p. 85 et p. 89) ; et dans le même temps, dans le mouvement inverse, elle rattachera à chacune des principales notions – l'énumération (p. 73 sqq.), la dichotomie (p. 78 sqq.), la délimitation (p. 85 sqq.), la précision (p. 116 sqq.), le pouvoir (pp. 113, 127 sqq.), l'acquis (p. 107 sqq.)... – qui se dégage du discours gestuel de L.J., la panoplie des variantes gestuelles que celui-ci leur associe, dégageant des préférences qu'elle interprète avec prudence (faisant notamment la part des contraintes physiques différentes pour les six émissions étudiées).

La délicatesse est en effet requise en matière d'interprétation, tant du point de vue de la réception (sens attribué au geste) que dans les hypothèses sur la production. Il est cependant incontournable d'interpréter², étant donné la définition du geste : un mouvement doté de signification pertinente (p. 16, pp. 33-34). C'est le critère même qui préside, au sein de l'ensemble des gesticulations (de transition, de confort, etc.), à la sélection des gestes à décrire. Le principe revendiqué de la « cognition incarnée » (p. 24), associé à celui de la

¹ À de rares exceptions près, où la description est parfois sous-explicitée, dans le cas de gestes moins fréquents – on peine ainsi quelque peu à se représenter ce que peut être la figuration gestuelle d'un cercle « en pointillés » (p. 152).

² Il paraît important de le préciser alors que la vogue, en sciences humaines, d'une sorte de réductionnisme néo-positiviste plutôt intolérant à tout ce qui est sémantique fait que la compatibilité entre scientificité et interprétation – la moindre des choses semble-t-il en sciences du langage – doit de nouveau être défendue ; ce que font par exemple, en éthologie (l'un des courants dont se réclame G. Calbris : p. 10) F. de Waal (1992, 2001), ou encore, en analyse du discours en interaction, C. Kerbrat-Orecchioni (à paraître 2005).

motivation, fait d'une certaine empathie avec l'objet d'étude une condition sine qua non de l'analyse – l'analyste est au départ dans la même position que l'interlocuteur de L.J., que « l'anticipation du geste qui lui permet de cerner ce qui va être dit [...] fait participer au processus d'énonciation. Par empathie, partie prenante dans l'élaboration du contenu, il est d'une certaine manière « captivé » par le locuteur » (p. 195) ; ce n'est cependant qu'un préalable à l'analyse, sur laquelle une méthodologie rigoureuse exerce un contrôle extrêmement strict qui coupe la route à tout reproche d'impressionnisme. Outre les recoupements systématiques par le double mouvement dont on a parlé, G. Calbris n'étudie le geste que dans son contexte, faisant entrer en ligne de compte l'ensemble des « informations connexes » (p. 188) apportée par la physionomie, les postures, l'intonation, les regards – la voix, la tête et la main étant le plus souvent « en synergie » (p. 125) –, et bien entendu par l'énoncé verbal, principale source de validation.

Car l'interprétation fine du geste doit beaucoup à son contexte verbal, avec lequel il interagit sémantiquement (voir pp. 129, 154-156, 172), et qu'il contribue le plus souvent à préparer (p. 88, *passim*) ; méthodologiquement, il ne s'agit pas pour autant de « placage » du contenu sémantique linguistique sur les gestes concomitants, d'abord parce que « le geste n'est pas un illustrateur de mot » (p. 39 ; principe maintes fois répété), ensuite parce que le geste a un signifié propre, grâce auquel il capte par affinités, et réunit – comme une sorte de point d'ancrage visuel –, les significations plus spécifiques, mais éparses et volatiles, des mots. Ce signifié est dégagé avec une triple vérification, (i) la cohérence dérivationnelle avec son signifiant (principe de motivation), (ii) la récurrence¹ de ce signifié en discours et sa compatibilité avec les éventuels autres emplois, et bien sûr (iii) la cohérence sémantique avec l'énoncé auquel il appartient, le geste anticipant le plus souvent sur le mot : s'il permet ainsi au locuteur de préparer pour autrui la réception sémantique des mots qu'il va dire (et aussi de se ménager le temps de figurer la formulation du concept annoncé – fonction *idéatoire*), ces derniers fournissent en retour à l'analyste une sorte de confirmation rétroactive du signifié postulé. Mais le geste n'est pas pour autant, en discours, qu'un avant-goût ou un fixateur du sens : son signifié propre vient parfois s'intégrer à l'énoncé de manière autonome, sans « attracteur » linguistique – le discours est alors sémiotiquement complexe (ex. p. 130 de l'« incise simultanée » du Poing ; voir aussi pp. 161-162). On regrette un peu l'absence d'un paragraphe spécifiquement consacré à l'interprétation linguistique qui constitue le métalangage, non seulement pour la désignation des signifians – par des métaphores toujours judicieuses et parlantes : le Bol, la Pyramide, – mais surtout pour l'explicitation des significations, qui entre parfois dans des subtilités que la langue achoppe à décrire (ex. l'opposition, pour Bol et Pyramide, entre « restreint » et « réduit », p. 124), et dont on se dit qu'elles sont peut-être tributaires des catégories spécifiques du français. On peut se demander également jusqu'à quel degré de spécificité doit être raffinée la structuration du signifié gestuel, en particulier pour le caractère polysémique/polysigne du geste : le Poing, par exemple, recouvre-t-il de nombreuses acceptions, comme Calbris l'énonce p. 132, ou doit-on lui assigner une signification plus large, compatible avec de nombreux concepts plus spécifiques, que le contexte permet de préciser ? C'est d'ailleurs là un débat de fond qui dépasse le seul domaine des gestes – on le rencontre aussi régulièrement en lexicologie – et dans lequel G. Calbris, peut-être délibérément, n'entre pas ; sa position, en revanche, est claire (première option), et ouvre la discussion. Et quoi qu'il en soit, Calbris parvient à dégager un véritable lexique de ces gestes faussement simples et ô combien fréquents qui apportent aux énoncés, avec une discrétion inversement proportionnelle à leur action, une bonne part de leur teneur conceptuelle.

Leur rôle ne se limite pas là : à travers la manière dont on conceptualise gestuellement, c'est aussi la présentation de soi qui est en jeu. Ainsi assiste-t-on, au fil des pages, à un véritable décryptage kinésique de L.J. – globalement, même si elle n'emploie pas le terme, c'est bien l'*ethos* en action qu'analyse G. Calbris. En témoignent d'ailleurs certains titres de chapitre (« le pédagogue », « le premier ministre en fonction »). Au terme du recensement de ses gestes préférentiels, L.J. se découvre « explicateur méthodique et précis, volontaire et soucieux de faire partager ses opinions » (p. 189) ; mais aussi spontané, et homme de gauche, et courtois, etc. : bref, une radiographie psychologique du comportement communicationnel. Le portrait n'est pas que statique : l'étude gestuelle permet aussi une saisie en évolution (pp. 63

¹ Essentielle, et sémiotiquement fondatrice : p. 23. Dans le même sens, voir aussi Bouvet 2001, p. 139 sqq.

sqq., 190 sqq.), en relation avec le parcours politique de L.J. Ce n'est pourtant pas, à travers ce profil spécifique, une gestuelle idiosyncrasique qui est mise à jour. C'est l'usage particulier qu'il fait d'un système général qui permet de situer L.J. Pour le reste, sa gestuelle « incarne de manière particulière ce que le système symbolique gestuel français permet de figurer » (p. 188). De là les larges perspectives théoriques ouvertes par cette étude sur le langage et le fonctionnement cognitif en général. Le geste s'y révèle comme le préverbal par excellence, en un double sens au moins : d'abord, il opère selon des modalités de conceptualisation qui, à la manière des métaphores de base de Lakoff et Johnson, sont en amont des langages, mais assurément plus proches de l'expérience du corps que de l'abstraction désincarnée dont on fait habituellement l'apanage des mots ; mais il permet aussi, dans le temps, une gestion du flux discursif : anticipant, maintenant, rappelant, le geste structure la linéarité syntagmatique et crée un espace de mémoire sans lequel la compréhension ne serait pas (pp. 14-15, 194-195). Dans ce grand écart réussi qui rejoint le plus abstrait au plus concret, Calbris non seulement montre la manière dont, loin de n'être qu'un auxiliaire ou un succédané du discours verbal, le geste y est toujours incorporé, mais encore révèle tout ce que le verbal lui-même comporte nécessairement, lui aussi, d'incorporé.

Osera-t-on enfin parler de plaisir ? Parvenu pp. 176-177, c'est en effet avec une sorte d'exaltation intellectuelle que l'on est amené à lire deux pages de discours suivi de L.J. accompagnées de sa « partition gestuelle » (même restreinte en l'occurrence à la mention au fil du discours des interventions alternées de la main droite et de la main gauche). Car l'ouvrage, pédagogue, dessille : l'on y apprend à voir ce qui, à trop sauter aux yeux, échappe à l'attention. Et c'est comme une seconde compréhension, englobante, qui s'adjoint aux mots et les regroupe en configurations dotées non point de rôle syntaxique, mais de sens conceptuel ou d'orientation argumentative : tout ce que l'on aurait perdu, à ne point noter les gestes. Il y a une force de conviction dans le livre de G. Calbris : celui qui l'aura lu, s'il analyse un discours oral, ne pourra plus en oblitérer les gestes ; et si l'on avait encore besoin de leur donner des lettres de noblesse, on les y trouverait à chaque page, tant ils y révèlent une souplesse, une simplicité et une précision qui en font les premiers véhicules de l'abstrait.

Références bibliographiques

- Bouvet (D.). 2001. *La dimension corporelle de la parole. Les marques mimo-gestuelles de la parole, leurs aspects métonymiques et métaphoriques, et leur rôle au cours d'un récit*. Paris : Peeters.
- Coulomb-Gully (M.). 2003. « Rhétorique télévisuelle et esthétisation politique : le corps (en) politique ». in : Bonnafous (S.), Chiron (P.), Ducard (D.) & Levy (C.), (eds.). *Argumentation et discours politique. Antiquité Grecque, Révolution Française, Monde contemporain*. Rennes : P.U.R., pp. 121-130 [Colloque international de Cerisy-la-Salle].
- Kerbrat-Orecchioni (C.). à paraître. 2005. « The case for an eclectic approach to discourse-in-interaction ». in : Previgano (C.-L.) & Thibault (P.-J.), (eds.). *Language and Interaction*. Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins.
- Lakoff (G.) & Johnson (M.). 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit.
- Morel (M.-A.) & Danon-Boileau (L.). 1998. *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français oral*. Paris : Ophrys, Coll. « Faits de langues ».
- Waal (F. de). 1987. *La politique du chimpanzé*. Paris : Éditions du Rocher [rééd. 1995. Paris : Odile Jacob].
- Waal (F. de). 2001. *Quand les singes prennent le thé. De la culture animale*. Paris : Fayard.